



PARIS AFICIÓN



Lola a six ans et ne sait rien des toros. Mais elle écoute et regarde le monde avec beaucoup d'attention. Et l'afición de son grand-père ne lui a pas échappé ! Une histoire de transmission qui commence ?

L O L A



SOMMAIRE

Échos du 20ème anniversaire	page 2
Édito	page 3
Colloque du 90 ^{ème} congrès de la FSTF	page 4
Témoignage : « ¡Suerte Papá ! »	page 19
Clin d'œil : habits de lumières	page 22
Notre invitation : Jean-Louis Darré	page 24

Nous avons reçu de nombreux messages de félicitations pour notre n°100 de *Paris Afición* et son supplément sur Paris, souvent avec un chèque de réabonnement ! C'est pour nous un formidable encouragement. Nous avons également eu des remerciements pour l'organisation à Paris les 28 et 29 octobre du 90ème Congrès de la Fédération des Sociétés Taurines de France et notamment pour le colloque qui fut une grande réussite grâce à la qualité des intervenants.

Vous pourrez déjà lire dans ce numéro les communications de Jean-Pierre Digard et de Tristan Garcia Fons. Mais pour commencer voici une lettre qui nous a fait grand plaisir car elle vient d'un des tout premiers compagnons de *La Querencia*, une incarnation de l'afición à l'amitié, bénévole de l'ombre qui n'a jamais assisté à une corrida ni à aucune de nos conférences mais a, pendant de nombreuses années, illuminé de son talent notre bulletin, nos invitations et nos lieux de réunion.



Gérard dans les années où tout se faisait encore à la main (photo M. B.)

Merci à La Querencia

d'avoir invité à son 90^e anniversaire « un ami qui se fiche bien des toros ... » !
... même si il m'est pas tout à fait exact de dire que je ne m'intéresse pas du tout aux toros !

En regardant le film, j'ai été encore impressionné de voir ces bouves massifs avec leurs si immenses, si menaçantes, cornes, d'ambuler dans la luzerne, accompagnés par une musique contradictoirement paisible.

En voyant des extraits des conférences auxquelles je n'ai jamais assisté, je me me sentais pas en terre inconnue, même si je n'ai jamais franchi le pas, jamais vécu la corrida. Treize années de mise en page de *Paris Afición* m'ont familiarisé avec les rites, les règles, et aussi les risques de dérive du combat ; une approche abstraite, sans l'expérience vécue, sans émotion, sans afición.

En apercevant, dans le film de la 2^e décennie de *La Querencia*, les décors de la salle des conférences, je me suis rappelé que, pour la mise en page du bulletin, pour la création des invitations, il m'a fallu apprendre à privilégier l'efficacité du message sur l'esthétique de sa présentation. Merci pour cette expérience enrichissante !

Que *La Querencia* soit convaincue que je me me suis pas senti complètement étranger à cette fête conviviale entre amis partageant la même passion !

Merci à La Querencia !

Gérard



Les affaires sont les affaires (suite)

L'intersaison 2006-2007 n'aura pas failli à la bonne vieille tradition en fournissant son lot de polémiques quant à l'attribution de la gestion des arènes de quelques-unes des capitales de la planète taurine.

A Madrid, tout d'abord, où après avoir jeté l'éponge au moment où les effluves nauséabonds des scandales de Marbella s'approchaient dangereusement d'elle, l'équipe sortante des « *Choperitas* » l'a finalement emporté, alors que le *mundillo* s'attendait à la victoire de Simon Casas. Mais celui-ci, qui n'avait pourtant rien négligé pour séduire les autorités madrilènes et l'opinion et qui espérait offrir ainsi un nouveau succès à la France taurine, a été battu d'une courte tête : 1,28 points de différence seulement dans la valorisation des critères d'adjudication ! Casas a immédiatement saisi la justice espagnole.

Les cousins Chopera, eux, ne connaîtront pas dans leur fief aragonais les mêmes affres : aucune autre candidature que la leur n'a été présentée en vue de l'adjudication de Saragosse. Mais pour autant, le détour par le palais de justice ne leur sera peut-être pas épargné : plusieurs *empresas*, qui ont boycotté la consultation, ont en effet porté plainte contre certaines clauses du cahier des charges, jugées trop favorables aux sortants.

Pénurie de candidats à Saragosse, mais abondance à Malaga : les convoitises autour de la *Malagueta* sont telles que les prétendants se livrent à une surenchère extravagante dans leurs propositions, en termes de nombre de spectacles, de prix des places ou de montant de la redevance versée à la collectivité : difficile, dans ces conditions, de faire un choix indiscutable. Pour autant, les esprits ne sont moins échauffés ni à Alicante, ni à Burgos, où, les concessions ayant été dénoncées en cours de gestion, les autorités ont imposé une révision à la baisse des exigences des cahiers des charges.

Pas davantage de sérénité, de ce côté des Pyrénées, avec le renouvellement de la concession des arènes d'Arles à Luc Jalabert. Sa rivale malheureuse, Marie-Pierre Callet, a elle aussi saisi la justice, laquelle a finalement donné raison à la municipalité. Et à Mont-de-Marsan, les *empresas* françaises pressenties pour concourir à la succession des Chopera viennent de décliner l'offre, faute, à leurs yeux, de suffisamment d'objectivité et de transparence dans la consultation : comme à Saragosse, Chopera reste pour le moment seul en piste...

Tous ces rebondissements donnent une bien piètre image de la gestion des affaires taurines. L'intervention, quasi-systématique désormais, de la justice a beau être rassurante sur le plan du respect du droit, elle n'offre à l'*afición* aucune garantie d'un point de vue spécifiquement taurin. Où se situe d'ailleurs, dans tous ces débats, qui, rappelons-le au passage, se déroulent sous les yeux des adversaires de la corrida, la prise en compte des intérêts véritables de la tauromachie et du public ? Voilà un sujet qu'au-delà des stratégies personnelles des uns et des autres, il va bien falloir mettre sur la table en 2007.

Bonne année (quand même) à tous !

Ph. B.

Préserver la corrida : De quoi ? Comment?

Jean-Pierre Digard
directeur de recherche au C.N.R.S.

I. L'opposition aux courses de taureaux : une longue histoire

L'opposition aux courses de taureaux ne date pas d'aujourd'hui et a revêtu des formes et des contenus différents selon les époques. Historiquement, elle a connu trois grandes phases¹ :

1. Une phase de condamnation théologique

La condamnation théologique a atteint son apogée en 1567 avec une bulle de Pie V qui menaçait d'exécution capitale et d'excommunication tout chrétien qui s'adonnerait à ce divertissement. Le souci principal des censeurs ecclésiastiques était évidemment le salut des âmes, non la protection des animaux.

2. Une phase de contestation rationaliste

Dès la fin du XVIII^e siècle, des savants et des hommes éclairés, tels Vargas Ponce et Jovellanos, se scandalisaient qu'un pays comme l'Espagne pût oublier sa misère endémique pour se livrer à des jeux aussi inutiles que périlleux. Cette seconde période se caractérise par des préoccupations productivistes et rationalistes, proches d'une certaine éthique chrétienne, qui considère le boeuf comme une marchandise et une force de travail qu'il ne faut pas dilapider. C'est du reste à partir de la même époque que la corrida s'est engagée dans un processus de rationalisation, caractéristique de la modernité, qui lui confèrera au XX^e siècle un statut de spectacle codifié suivant un idéal esthéti-

1. J'emprunte les données historiques qui suivent à un compte rendu de Frédéric Saumade, à paraître dans *Anthropozoologica*, du livre anti-taurin militant d'Elisabeth Hardouin-Fugier, *Histoire de la corrida en Europe du XVIII^e au XXI^e siècle*, Paris, *Connaissances et Savoirs*, 2005.

que, économiquement rentable, bien éloigné des débordements gratuits de violence qui suscitaient la réprobation des esprits éclairés du XVIII^e siècle.

3. L'offensive « animalitaire² »

Ce n'est qu'au cours de la troisième période – à partir du milieu du XIX^e siècle – que l'on projette sur le taureau de l'arène des émotions, des sentiments, une dignité, voire des droits, que certains voudraient comparables à ceux des humains, au prétexte que tous, humains et animaux, sont des *êtres sensibles*. La polémique reflète alors l'état d'une civilisation particulière – la civilisation occidentale – à un moment particulier de son histoire – l'époque contemporaine –, époque où l'on assiste au développement d'un nouveau courant idéologique, caractérisé par plusieurs éléments :

a. La remise en cause de l'humanisme des Lumières

Dès le XIX^e siècle, avec le Romantisme, la place prééminente de l'Homme est contestée au profit de celle de la Nature.

b. L'écologisme

Dans le prolongement des sensibilités romantiques, l'écologisme (à ne pas confondre avec l'écologie) repose sur une vue manichéenne du monde, caractérisée par une perception pessimiste de l'homme, en tant qu'être essentiellement nuisible, et par une vision angélique et idéalisée de la Nature, fondamentalement belle et bonne.

c. La protection des animaux et ses dérives

Apparue dès la fin du XVIII^e siècle, l'idée de

2. Ce mot est d'Ernest Hemingway (*Mort dans l'après-midi*, 1938), qui l'appliquait à ceux qui, à l'époque, militaient pour une amélioration du sort des chevaux de picador.

protection des animaux s'installe dans les pratiques à partir du milieu du XIX^e siècle, avec la fondation de la Société protectrice des animaux en 1845 et la loi Grammont en 1850 contre les mauvais traitements aux animaux domestiques en public. Le mouvement protectionniste se présente comme un mouvement d'éducation populaire.

Certains développements récents (années 1970) sont le fait de mouvements radicaux. Le plus extrême est l'antispécisme³, mot dérivé, par analogie, de celui d'anti-racisme. Est *spéciste* (cf. raciste) qui-conque refuse à d'autres espèces ce qu'il revendique pour la sienne. L'antispécisme prône donc l'égalité des droits entre l'homme et les animaux – cf. la Déclaration universelle des droits de l'animal (1972-1989), obscène parodie de la Déclaration des droits de l'homme (1789-1948) –, et même la *libération animale*⁴. Sans aller jusqu'à ces fantasmes, les sensibilités communes évoluent, au point que l'idée de *bien-être animal* ne cesse de progresser, même si elle est scientifiquement difficile à cerner, et absurde (sauf pour des motifs sanitaires et de qualité) quand elle prétend s'appliquer à des animaux dont la seule destination est la boucherie.

II. La stratégie animalitaire

L'originalité de l'offensive animalitaire, par rapport aux deux phases d'opposition antérieures, est qu'elle vise, non pas seulement la tauromachie, mais bien d'autres objectifs, selon des modalités qu'il est intéressant de chercher à connaître.

1. Types d'actions

a. Actions généralistes

On se contentera d'évoquer deux exemples récents : la Convention européenne

3. Voir Jean-Pierre Digard, *Les Français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société*.

Paris, Hachette (coll. « Pluriel »), 2005

4. Peter Singer, *La libération animale* (1975), Paris, Grasset, 1993.

pour la protection des animaux de compagnie et le « Rapport sur le régime juridique de l'animal » (dit « rapport Antoine »).

Adoptée à Strasbourg en 1987, la Convention européenne pour la protection des animaux de compagnie a été ratifiée en 2003 par la France, ce qui lui a conféré valeur de « loi de l'État », cela dans l'ignorance et l'indifférence générales, alors même qu'elle contient plusieurs dispositions – animal de compagnie défini comme « animal détenu ou destiné à être détenu par l'homme pour son agrément », interdiction des « moyens artificiels » de dressage, etc. – qui, si elles sont appliquées, risquent de limiter voire d'empêcher certaines utilisations d'animaux domestiques (chevaux, chiens), pour enfin aboutir à l'abandon et à la disparition des animaux concernés, devenus inutiles (certains mouvements protectionnistes ne se cachent d'ailleurs pas de préférer la disparition des animaux domestiques plutôt que leur survie dans les conditions actuelles, à leurs yeux scandaleuses).

Le 10 mai 2005, le Garde des Sceaux de l'époque, Dominique Perben, a présenté à la presse un « Rapport sur le régime juridique de l'animal » qu'il avait demandé à Mme Suzanne Antoine, présidente de chambre honoraire à la Cour d'appel de Paris et trésorière de la Ligue française des droits de l'animal. Afin de « rendre à l'animal sa dignité », ce rapport préconise l'introduction, dans le code civil, à côté des biens meubles et des immeubles, d'une troisième catégorie de biens correspondant aux animaux, celle des « biens protégés » en tant qu'« êtres vivants et sensibles ». Jusqu'à présent, en effet, les animaux étaient considérés par le droit français comme des biens meubles ou comme des « immeubles par destination » dans le cas particulier des exploitations agricoles. Le rapport Antoine souligne la nécessité de mettre le code civil français en conformité avec le mouvement européen pour la protection de l'animal, en particulier le traité d'Amsterdam qui souligne la nécessité de « tenir compte du bien-être des animaux » ; avec le code pénal qui sanctionne les atteintes aux animaux « dans leur sensibilité d'êtres vivants » ; enfin, avec le code rural qui qualifie l'animal d'« être sensible ».

Face à l'inquiétude soulevée dans le monde agricole par les conséquences économiques d'une telle réforme, celle-ci a été enterrée... pour l'instant.

b. Actions ciblées

À côté de ces actions visant de larges catégories d'animaux, les mouvements animalitaires mènent un grand nombre d'actions visant des activités ou des secteurs particuliers, par exemple : l'élevage des poules pondeuses en batterie, les truies bloquées, le « veau sous la mère », le gavage des palmipèdes pour la production de foie gras, la pelletterie, les animaux de laboratoire, le transport des animaux vivants, la chasse à courre, les combats de coqs, ainsi, bien sûr, que la tauromachie. Viser successivement des objectifs précis et limités revient à les isoler de l'ensemble pour les affaiblir. Ne se sentant pas concernés, les autres secteurs ne réagissent pas, laissent faire.

2. Modalités d'action

L'examen attentif de ces différents types d'action permet de dégager quelques constantes dans la stratégie des mouvements animalitaires.

a. La tactique de la « boule de neige »

Cette tactique consiste à se concentrer sur des objectifs précis, limités, où la victoire est à portée, puis à passer à un autre lorsque celui-là est atteint, de manière à pouvoir tirer argument du précédent ainsi créé pour légitimer l'action ultérieure visant une nouvelle cible...

Les mouvements animalitaires mettent ici à profit l'inorganisation de leurs adversaires, en leur opposant un puissant lobbying auprès des élus et des institutions, au niveau européen notamment.

b. La manipulation de l'opinion publique

Les mouvements animalitaires jouent surtout sur l'indifférence d'une majorité silencieuse et sur la sensiblerie diffuse dans l'opinion publique en les faisant passer pour de l'assentiment voire pour du soutien pour leur action.

Une constatation s'impose en effet immédiatement à qui fait l'effort de se plonger

dans la *littérature* des mouvements animalitaires : c'est leur empressement à invoquer *la demande sociale*, sans jamais s'interroger sur l'existence ou la nature de cette fameuse demande ; celle-ci est considérée comme un fait acquis, unanimement reconnu, incontournable, de sorte que les pouvoirs publics, nationaux et internationaux, n'auraient pas d'autre choix, s'ils se prétendent démocrates, que d'en tirer les conséquences en adoptant les dispositions réclamées. Or le lecteur plus curieux ou moins crédule que les autres parvient sans peine à une seconde constatation : en dehors de quelques sondages simulés ou truqués, il n'existe aucune preuve sérieuse de l'existence d'une telle demande dans l'opinion publique. Pour pallier ce manque de données crédibles, les militants animalitaires citent et commentent abondamment les philosophes, les écrivains, les penseurs qui, d'Aristote à Nietzsche, en passant par Schopenhauer et Heidegger, ont, d'une façon ou d'une autre, montré de la compassion pour les animaux ou de l'intérêt pour une revalorisation de leur statut. Les mêmes militants posent en principe que la prise en compte de la souffrance animale s'inscrit dans une conception politique démocratique et progressiste. Enfin, les associations et mouvements de protection animale s'autoproclament porte-parole de l'opinion publique et interviennent en son nom auprès des autorités nationales et communautaires européennes, avec une liberté d'action d'autant plus grande que l'opinion publique en question reste muette – et pour cause ! Il n'empêche que cette zone d'ombre a permis l'émergence d'un véritable *politiquement correct* animalitaire, qui, comme tous les politiquement corrects, ne représente que l'opinion d'une minorité.

III. La corrida face à l'offensive animalitaire

Ces attitudes militantes sont relativement faciles à récuser. Aux philosophes qui viennent d'être évoqués, il est facile d'opposer d'autres penseurs qui, à l'instar de Platon, de Descartes, de Spinoza, de Rousseau ou de Kant, se sont attachés au contraire à

définir le propre de l'homme. Il est aisé, aussi, de montrer que l'empathie avec les animaux ne protège nullement des attitudes réactionnaires à l'égard des humains⁵. Enfin, on sait par expérience historique que la plus extrême méfiance s'impose dès lors qu'une minorité agissante se présente comme une avant-garde éclairée et prétend agir au nom d'une majorité silencieuse, fut-ce *pour son bien*...

Encore faut-il se donner le mal de monter au créneau. Et ne pas céder à la facilité qui consiste à se dire que les boulets ne nous sont pas destinés ou qu'ils nous rateront... Il y a déjà plusieurs années que j'essaie d'alarmer plus particulièrement les milieux équestres et hippiques, que je connais bien, mais qui s'obstinent à ne pas voir le danger. Les milieux du cirque non plus n'y croyaient pas ; et pourtant, l'utilisation d'animaux d'espèces réputées *sauvages* est interdite depuis vingt ans dans les pays scandinaves et depuis 2004 à Barcelone. Les milieux de la vénerie n'y croyaient pas non plus ; la chasse à courre a pourtant été interdite en 2004 également dans un de ses principaux bastions, la Grande-Bretagne ! La stratégie animalitaire conduira un jour ou l'autre sérieusement à la tauromachie (par *sérieusement*, j'entends : autrement que par ces commandos d'*anti* que nous connaissons aujourd'hui) ; il faut s'y préparer, organiser la défense, fourbir les arguments, et ne pas se contenter de victoires, certes bienvenues, mais fragiles, comme celle qui vient d'être remportée au Parlement européen.

Il serait vain de chercher à convaincre les opposants à la corrida. Mais, encore une fois, les ennemis de la tauromachie ne se limitent plus aujourd'hui à quelques commandos anti-corrida. Les victoires enregistrées sur d'autres terrains par les mouvements animalitaires permettent à ceux-ci de se parer d'une nouvelle

légitimité. Même si les thèses animalitaires demeurent minoritaires, elles sont portées par des groupes actifs, bien organisés, assistés par des juristes compétents, et portées par un puissant lobbying ; elles sont en outre servies par l'indifférence ou la tiède compassion d'une immense majorité silencieuse. C'est précisément cette majorité qu'il s'agit d'informer et son silence qu'il s'agit de briser. À cette fin, les arguments classiques de la tradition locale et de l'esthétique tauromachique, qui ne convainquent que les convaincus, paraissent pour le moins faibles et fragiles. Au contraire, il faut développer un argumentaire élargi, qui rejoigne le combat, qui doit être unitaire – mieux : unique –, pour toutes les formes d'élevage et d'utilisation d'animaux qui sont aujourd'hui attaquées. Ce combat, s'il veut être efficace, ne peut pas faire l'économie de plusieurs étapes :

1. Analyse des phénomènes à l'origine des oppositions rencontrées

a. La perte de la culture animalière dans la société contemporaine

Coupés de leurs racines rurales et de la culture animalière de leurs ancêtres paysans, les habitants des grandes villes, et même des campagnes urbanisées, savent de moins en moins ce que sont les animaux, leurs besoins et leurs utilisations.

b. La zoomanie ordinaire

Notre époque *postmoderne* est marquée par un effacement des limites et des identités : les confusions hommes/femmes, enfants/adultes, humains/animaux y sont de plus en plus courantes. La perte de limites entre les hommes et les animaux conduit à l'anthropomorphisme, c'est-à-dire au fait d'attribuer aux animaux des comportements et des sentiments humains. Toutes les formes d'anthropomorphisme ne sont pas à mettre sur le même plan. Parler à son chien n'a rien de condamnable, bien au contraire. Mais traiter son chien comme on traite un être humain, sans considérer les besoins propres à son espèce, voire à sa

5. Voir des exemples dans Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 1992, et dans Jean-Pierre Digard, *Les Français et leurs animaux* (ouvrage cité note 3).

race, constitue, pour l'animal, une forme de maltraitance, et pour les humains, une attitude de mépris.

c. La zoomanie militante

La zoomanie militante est favorisée par le recul des grandes idéologies issues de l'humanisme des Lumières. L'animalitaire se développe sur le terrain déserté par l'humanitaire ; il est renforcé et justifié par des idéologies comme l'antispécisme, qui n'est qu'un désolant décalque de l'antiracisme (entre les humains). L'idéologie animalitaire idéalise la nature et diabolise l'homme ; de la zoophilie à la misanthropie, il n'y a qu'un pas, trop souvent franchi. Le droit des hommes à élever et à utiliser des animaux, ne serait-ce que pour s'en nourrir, est ainsi nié.

2. Dénonciation du caractère absurde et nuisible des thèses des protectionnistes radicaux

L'absurdité de l'idée selon laquelle il faudrait *libérer* des animaux domestiqués depuis des millénaires, ou leur accorder des *droits*, alors qu'ils ne sauraient avoir des devoirs, n'échappe à personne. Le combat mené par certains écologistes extrémistes (allemands notamment) contre la sélection des races animales — au nom de ce qu'ils revendiquent comme étant de l'*antiracisme* (montrant ainsi toute leur confusion mentale⁶) — est également dangereux, en ce sens qu'il fait le jeu des multinationales de l'élevage industriel, auxquelles la brevetabilité du vivant donne les moyens d'éliminer tous les animaux autres que ceux qu'elles auront élaborés à des fins productivistes et mer-

6. Je ne résiste pas, ici, à la tentation de citer un autre exemple de confusion mentale, abject tout autant que débile, tiré cette fois de la « littérature » du C.R.A.C. (Comité radicalement anti-corrída) : « Il n'y a qu'un génocide, Pour nous, Dachau, c'est Madrid. » (extrait d'un poème de Henri Tachan, paru dans le bulletin *Les Empêcheurs de Torturer en Rond*, n° 6, rentrée 2006, p. 29).

cantiles (voir déjà les excès des races *prim holstein* ou *blanc bleu belge* dans la filière bovine).

3. Réaffirmation de la nécessité et de la légitimité pour l'homme d'élever et d'utiliser des animaux

La domestication animale fait partie intégrante, depuis une quinzaine de millénaires, de l'histoire de l'humanité. Elle est constitutive de la civilisation. Elle est une condition de la subsistance et de l'avenir des humains. Les relations historiques entre les hommes et les animaux favorisent la connaissance de ces derniers — dans le respect de leur nature, et non comme d'illusoires répliques ou substituts d'humains. Enfin, le maintien d'élevages et d'utilisations d'animaux variés constitue une garantie pour la biodiversité et pour la conservation de connaissances et de savoir-faire zootechniques vivants, au service de l'homme et des animaux, dans le respect bien compris, c'est-à-dire non anthropomorphique, de leur nature.

4. Unification des arguments, fédération des mouvements

Pour contrer les mensonges et le pernicieux lobbying des soi-disant *amis des animaux*, pour ne pas leur laisser le monopole de la parole et de l'action, les associations et les mouvements qui militent pour les élevages et les utilisations d'animaux variés doivent impérativement et rapidement joindre leurs efforts, unifier leur discours, s'organiser collectivement, coordonner leurs actions, ou bien se préparer à la débâcle, à celle de leurs idées, des valeurs et du monde qu'ils défendent.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : à travers la question des animaux en général et du toro de lidia en particulier, s'affrontent deux conceptions du monde, qui se distinguent par la place et le rôle qu'elles assignent à l'homme.

Ne serait-ce que pour cette raison, la lutte pour la sauvegarde de la corrída est loin d'être une cause anodine. ♦

L'ouvert de la corrida

T. G-F.

Psychiatre, psychanalyste

Parler de la corrida du point de vue de la psychanalyse se présente comme une gageure : pas seulement parce que faire référence à l'analyse suppose que soient acquis et partagés un certain nombre de concepts (eux-mêmes référés à une expérience de l'analyse¹). Mais surtout parce que le champ qui s'ouvre devant nous si l'on essaye de penser la corrida avec la psychanalyse, est extrêmement vaste et complexe tant il y a de portes d'entrée possibles. La corrida se prête à toutes les métaphores et n'est réductible à aucune lecture². C'est ce qui en fait son intérêt. Il demeure toujours un reste, voire un mystère insaisissable.

Il n'y a pas de théorie psychanalytique de la corrida. Ni grille de lecture ni traduction ou clef psychanalytiques de la tauromachie, du genre : « cela veut dire ou signifie que... ». De manière générale, la psychanalyse s'intéresse plutôt au reste, à ce qu'on a tendance à laisser de côté (le lapsus en est le meilleur exemple). Elle ne propose aucun savoir totalisant ni vérité définitive. En revanche, la psychanalyse,

comme moyen de recherche³, peut apporter un éclairage sur différents aspects de la corrida. Ainsi, par exemple, la corrida comme fait de culture, notamment dans sa dimension de rituel sacrificiel ; ou comme phénomène collectif avec la place et la fonction du public dans l'évènement tauromachique. Et bien sûr la dimension sexuelle si souvent mentionnée dans les écrits tauromachiques.

Sur cette question de la sexualité, je voudrais d'ailleurs tordre le cou aux interprétations sexuelles de la corrida, attribuées à la psychanalyse, pour vous dire qu'elles n'ont pas grand-chose à voir avec la psychanalyse. Il faut d'ailleurs noter que ces interprétations ne sont pas le fait de psychanalystes, mais de journalistes, d'écrivains, d'artistes, d'anthropologues, etc. On pense, bien sûr, à Michel Leiris⁴ (qui est loin d'être le plus mauvais exemple). L'assimilation du combat taureau - torero à l'acte sexuel ou bien les théories sur les dimensions féminine et masculine du torero et du taureau et leur inversion au cours de la *lidia*, me paraissent, souvent, pour le moins simplistes ou caricaturales. La sexualité, les questions de sexualité, et leur place dans la corrida, sont autrement plus complexes. Il y a certes du sexuel en jeu

1. Rappelons que la psychanalyse est, selon Freud :

- une méthode d'investigation, un procédé d'exploration du psychisme inconscient.

- un traitement, un dispositif thérapeutique : la cure.

- une conception psychologique générale, une discipline spécifique qui prend sa place dans le « savoir de l'homme », dans les sciences humaines.

2. « Productrice de multiples significations, elle ne se résume à aucune d'entre elles et échappe à toute lecture réductrice », Tristan Garcia-Fons, *Que la bête meure*, in : *Le taureau, Le cheval de Troie*, septembre 1996, repris dans : *Paris Afición*, N° 67-68, Mars-Avril 2000.

3. Ce qu'on appelle la « psychanalyse appliquée » : La psychanalyse comporte une potentialité d'extension à l'ensemble des dimensions anthropologiques. Non pas comme grille de lecture à appliquer mécaniquement mais comme moyen de recherche à l'usage des domaines où le savoir de l'inconscient se trouve impliqué : psychologie, philosophie, linguistique, art, littérature, biologie, histoire de l'évolution, histoire des civilisations et des religions, théorie de la culture, mythologie, ethnologie, sociologie, éducation.

4. En particulier dans le chapitre « L'amour et la tauromachie » du *Miroir de la tauromachie*, Ed. Fata Morgana, 1981.

dans la corrida, mais il est davantage à penser du côté du mouvement des pulsions ; de la mise en jeu des pulsions dites partielles, et en particulier la pulsion de regarder (pulsion scopique). Les toreros, quant à eux, sans dénier la part sexuelle du *toreo*, parlent davantage d'amour, de plaisir et parfois de la jouissance qu'ils éprouvent lors de moments privilégiés, mais la dimension orgastique qu'ils peuvent évoquer apparaît d'un autre ordre que celle de la jouissance sexuelle éprouvée lors du coït⁵.

Enfin, on ne saurait évoquer la dimension érotique de la corrida, l'*Éros*, sans penser aussi à *Thanatos*, l'autre versant plus sombre, tout autant important et prégnant dans la corrida, que la psychanalyse a pensé avec le concept de pulsion de mort. Sur ces derniers points, plutôt que de vous référer aux théories psychanalytiques, je vous conseille de lire ou relire « Histoire de l'œil » de Bataille, en particulier le chapitre sur la mort de Granero.

5.- « *C'est comme la progression de l'entente entre deux personnes qui s'aiment et qui vont réaliser l'acte sexuel... Quand, pour parler du toreo, je me réfère à la sexualité, je pense surtout aux relations affectives.* » A. Ordóñez, in : François Zumbiehl, *Des taureaux dans la tête*, éd. Autrement, 1987, Tome 1, p. 76.

- « *Peut-être que le plus proche est le point culminant de l'amour... C'est un orgasme... Il y a comme de l'amour entre l'homme et le taureau. Mais le torero n'a pas de corps dans ces moments-là. Il n'est qu'esprit* », A. L. Bienvenida, *Idem*, Tome 2, 2004, p. 43.

- « *Cela ne s'explique pas et ça n'a rien à voir non plus avec tout ce qu'on a pu dire en termes de connotations sexuelles. Il s'agit d'un processus beaucoup plus proche de l'entéléchie...* », L.F. Espla, *Idem*, Tome 2, p.83. (L'entéléchie, chez Aristote, correspond à un état de perfection, de parfait accomplissement de l'être).

6. Séminaire VIII, *L'éthique de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, 1986, p. 312.

7. Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Ed. du Seuil, 1975, chap. XVII, p.241.

On ne trouvera donc pas, dans le corpus psychanalytique, de théorisations ou mêmes de commentaires spécifiques sur la corrida. Si l'on essaye de faire une recherche bibliographique dans ce domaine, les résultats sont extrêmement décevants. Les psychanalystes, même s'ils sont assez nombreux à se rendre aux arènes, n'ont quasi pas écrit sur la corrida, en dehors de quelques très rares ouvrages ou articles, d'un intérêt assez limité.

J'ai trouvé (je ne prétends pas à l'exhaustivité) quelques mentions (d'usage métaphorique) en rapport avec la corrida, l'une chez Freud et deux autres chez Lacan qui méritent d'être prises en considération. Je ne commenterai pas ici les citations de Lacan. L'une renvoie à la dimension tragique et sacrificielle de la corrida⁶. Lacan compare la fin de la tragédie d'Antigone à une fin de corrida. Au travers de la figure d'Antigone, transparait celle du torero dans sa position éthique radicale.

L'autre passage de Lacan⁷, dans lequel il rapporte une bouffonnerie tragique qui se déroule juste avant une corrida (la foule encourage un « semi-idiot » affublé d'un costume de lumières à se lancer dans l'arène), renvoie à l'intersubjectivité imaginaire (la dimension de leurre) propres aux relations interhumaines.

Mais c'est à la citation freudienne que je m'arrêterai car elle me paraît un point de départ intéressant pour notre réflexion.

Je précise que, dans tout ce qui suit, je me suis appuyé, j'ai été inspiré par ce que nous disent les toreros eux-mêmes.

Et j'ai été frappé de leur unanimité pour parler de leur amour du taureau, et de la part qu'ils accordent à la douceur en écartant la violence et toute volonté de domination⁸.

7. Par exemple : « *Pour dire le fond de ma pensée, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un taureau qu'on ait pu dominer ; je ne crois pas que le dominio existe* » A. Ordóñez, *op. citée*, tome 1, p. 76.

Ou : « *Il faudrait traiter le taureau en brute raisonnable, même si ça paraît paradoxal. C'est un être vif et violent : en employant la douceur, tu peux faire de l'art et tempérer cette violence. Si le taureau ne le veut pas, tu n'arrives à rien par la*

Transfert et temple :

Afin de situer le contexte de la citation freudienne que je vais commenter, il me faut dire quelques mots du concept, central en psychanalyse, de transfert.

Un transfert, étymologiquement, c'est une translation, un mouvement de déplacement sur un autre plan. Quelqu'un ou quelque chose va être placé dans une autre situation que celui où il se trouvait antérieurement. Un corps est délocalisé, transporté ailleurs. Dans la psychanalyse, le transfert est répétition en actes (de fantasmes refoulés qui sont déplacés sur la personne de l'analyste et dans la situation de l'analyse) et il va s'agir, en particulier, d'un transport d'amour (vous savez que l'amour transporte...). Un autre aspect important que je voudrais indiquer et qui a été souligné par Lacan, c'est que le transfert est une « relation essentiellement liée au temps et à son maniement⁹. »

Mais revenons à Freud qui, dans Remémoration, répétition et élaboration¹⁰, aborde la question du transfert pour nous dire que le patient ne se souvient pas de ce qu'il a oublié ou refoulé et a tendance à l'exprimer seulement en actes.

Il est frappant de constater comment, dans ce texte et dans d'autres textes du même recueil sur la technique psychanalytique, Freud parle de l'espace du transfert comme une sorte de combat où l'analyste doit vaincre les résistances de son patient. Par exemple : « Il arrive aussi que l'on n'ait pas le temps de passer aux instincts sauvages les rôles du transfert » (p.113).

force... seule la douceur fonctionne avec lui. » R. Dominguez, *Idem*, T.2, p. 65.

*Ou encore : « L'art, c'est cela, ne pas maltraiter, ni frapper, ni faire souffrir, celui qui t'accompagne dans son œuvre. Je n'aime pas faire souffrir le taureau »... « Tu domines, car en fin de compte tu n'as pas d'autre choix et parce que la corrida le veut. Mais tout doit être comme une carresse » J. A. Ruiz Espartaco, *Id.*, p. 99.*

9. *Position de l'inconscient*, in : *Ecrits*, Seuil, p.844.

10. (1914), in : *La technique psychanalytique*, P.U.F., 1977.

Freud parle aussi de « tactique » de l'analyste, de « lutte perpétuelle », de « triomphe du traitement ». Bref, il utilise toute une série de métaphores guerrières qui concernent spécialement ce qu'on appelle le maniement du transfert (les différentes interventions possibles de l'analyste dont, en premier lieu, l'interprétation) ici pensé comme un champ de manœuvres. Et c'est à propos du maniement du transfert, des moyens pour amener le patient à se souvenir plutôt que d'être dans la répétition des actes, que Freud nous explique qu'il ne s'agit pas de contrecarrer cette répétition mais plutôt de la laisser s'exprimer, se déployer dans l'espace du transfert ; et il écrit cette phrase : « Nous lui permettons l'accès au transfert, cette sorte d'arène, où il lui sera permis de se manifester dans une liberté quasi-totale... » (p. 113).

« **Le transfert, cette sorte d'arène** » :

Il n'est pas sûr que Freud fasse ici référence à l'arène de la corrida. Freud était surtout un très grand *aficionado* à l'antiquité grecque et romaine, et l'arène pour lui évoquait sans doute avant tout les cirques romains. Freud aimait beaucoup l'Italie, où il a beaucoup voyagé mais n'ignorait pas l'Espagne, surtout celle de Cervantès dont il affectionnait particulièrement l'œuvre, en particulier « Le colloque des chiens¹¹ » qu'il avait lu directement en espagnol dès l'adolescence. Mais même s'il en connaissait probablement l'existence, il n'a jamais assisté à une corrida.

Cependant, je pense que nous pouvons nous autoriser à poursuivre la métaphore freudienne et l'appliquer à l'arène de la course des taureaux ; c'est-à-dire, faire le parallèle entre l'arène du transfert et l'arène comme lieu de combat et de mise en résonance entre les deux partenaires que sont le taureau et le torero. Bien sûr, il n'est pas question de dire qu'il s'agit de psychanalyse entre ceux-ci mais de nous laisser guider un moment par la métaphore freudienne et de voir où cela nous conduit.

11. *Miguel de Cervantès, Le colloque des chiens*, Edition bilingue Aubier, 1992.

Ce dont nous parle Freud, c'est d'un processus de transformation dans l'espace du transfert : quelque chose d'inconscient qui se manifeste uniquement par l'acte peut devenir conscient. Un événement se produit qui fait que l'on passe dans une nouvelle dimension. A partir de là, si je reviens à la corrida, je suis conduit à penser, non seulement au combat entre taureau et torero, mais à ce que certains appellent leur accouplement, c'est-à-dire à la dimension de l'accord qui est au centre de la notion de *temple*. [Je signale au passage qu'il est arrivé aussi à Freud de parler de transferts « plus tempérés » par opposition à des transferts plus « tumultueux¹² ».]

Comme vous l'avez peut-être pressenti lorsque j'ai évoqué les conceptions freudiennes sur le maniement du transfert, ce dernier requiert de la part de l'analyste, beaucoup de doigté et en particulier, si l'on pense aux interventions de l'analyste et à l'interprétation, un des principaux problèmes réside non seulement dans le contenu et la forme que prend l'interprétation, mais surtout dans sa survenue au moment juste, avec sa dimension de ponctuation ou de scansion, largement développées par Lacan, dans sa dimension temporelle et rythmique, c'est-à-dire en concordance avec le temps et la rythmicité du patient et avec la temporalité de la cure elle-même. Dans cette perspective, j'avancerai que le psychanalyste est amené à *templer* son patient.

J'en viens donc au *temple*, pour vous dire d'abord, qu'il n'y a pas pour moi de contradiction dans ce qui m'apparaît comme le faux débat opposant classiquement les tenants du *temple* synchronisateur à ceux du *temple* modérateur ou ralentisseur. Dans le *temple*, il s'agit d'accord, et toute la question est de préciser la nature et les coordonnées de cet accord, de ce processus de synchronisation. Que le torero ait à s'accorder à la charge, à la vitesse et au rythme du taureau, c'est l'évidence. Mais il ne saurait y avoir d'accord, pour autant que l'animal soit effectivement toréé (c'est-à-dire que le torero

fasse autre chose que l'accompagner et donc qu'il pèse sur lui, qu'il parvienne à le conduire, à infléchir sa course), sans que le torero n'introduise sa marque (ce qui suppose aussi que le torero s'installe dans le *sitio* juste et qu'il supporte la charge du taureau, ce que résume la notion d'*aguante* qui touche au pâtre du torero et qui nous conduit à la dimension, parfois tragique, de *pathos*).

L'accord dans le *temple* va nécessairement dans le sens de la mise en œuvre d'un mouvement tempéré, sinon ralenti, d'une dimension de tempérance. Quant au ralentissement, s'il est évident - pour autant que le taureau le permette - avec certains toreros (certains d'entre eux installent une lenteur d'emblée, avant même de commencer une série de passes, dès la phase préparatoire. Ce temps de l'installation était, par exemple, tout à fait remarquable avec José Tomas, dans sa manière de venir vers le taureau, de construire son *sitio*) et s'il peut éventuellement s'expliquer techniquement comme un ralentissement réel (si vous baissez la main et donc la tête du taureau, celui-ci est contraint de ralentir sa charge. C'est ce que nous disent notamment L.M. Dominguin, F. Espla ou R. Dominguez dans « Des taureaux dans la tête »¹³), peu importe car le ralentissement perçu n'est

13 .« *Le taureau ne vit pas la tête baissée ; il ne vit pas courbé. Quand il charge son centre de gravité change... A la fin de sa course, le taureau n'en peut pratiquement plus. Il ralentit. C'est ça le temple* » Luis Francisco Espla, *Des taureaux dans la tête*, François Zumbiehl, Ed. Autrement, 2004, Tome 2, p.92.
- « *La tauromachie est à géométrie variable. Quant au temple, c'est la qualité qui permet de toréer le plus lentement possible sans pour autant se faire accrocher l'étoffe par le taureau. On peut réduire sa vitesse, si on l'habitue à toucher le sol avec le mufle et si on lui laisse bien la muleta, pour qu'il la suive toujours plus docilement...* » Luis Miguel Dominguin, *Idem*, Tome 1, p. 63.

« *C'est difficile d'expliquer comment on peut faire ralentir un taureau qui arrive avec une telle violence et une telle*

12. *Leçon sur le transfert (1917), Introduction à la psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1997, chap. 27, p.419.*

pas forcément ou uniquement celui qui se réfère au temps de l'horloge. La sensation de ralentissement voire d'arrêt du temps¹⁴, n'est pas pour autant à strictement parler une illusion de ralentissement ou d'arrêt. Comme l'a dit le philosophe et historien d'art Georges Didi-Huberman (lors du colloque sur « Éthique et esthétique de la corrida » qui a eu lieu à l'École Normale Supérieure en décembre 2005), certains gestes véhiculent avec eux des temps et des rythmes multiples, des séquences de contrastes et de brisures qui nous font percevoir une multiplicité de temps et de rythmes, qui allongent le temps, le distordent, l'arrêtent, etc. et par ailleurs, la perception de ralentissement correspond aussi à une hyperesthésie du spectateur qui perçoit davantage ou autrement. C'est ce phénomène qui fait que vous pouvez vous sentir au plus proche, même si vous êtes tout en haut de l'arène, du taureau et du torero et de leur étrange ballet. Plus encore, il se produit un événement extraordinaire où ce qui advient entre le taureau et le torero capte le spectateur, le plonge dans un autre espace-temps où règne une autre temporalité tout aussi réelle que celles des montres de la réalité habituelle : nous pénétrons alors dans le monde de la réalité psychique, de la réalité de l'inconscient qui ignore le

vitesse sur une courte distance de trois ou quatre mètres. C'est possible qu'il y ait quelque chose chez le taureau lui-même : il court derrière quelque chose et, quand ça se rapproche, il réduit sa vitesse pour faire moins d'efforts... » Roberto Dominguez, *Idem*, Tome 2, p. 64. « Néanmoins, le taureau a son propre temple que le torero ne peut pas inventer. Mais je crois qu'avec un taureau qui a du temple, on peut terminer en toréant beaucoup plus lentement et avec beaucoup plus de douceur qu'au début... » *Idem*, p.65.

14. Juan Posada : « Toréer, c'est arrêter le temps : le temps s'arrête en toi, dans l'arène et pour les spectateurs. Le temps de la corrida est totalement différent du temps normal. Quand il se rend compte qu'il s'est adapté à ce temps et au temps des taureaux, le torero vit pleinement. Vient alors la création ... » *Op. citée*, T.2, p. 41.

temps (S. Freud, *L'inconscient*, in : Métapsychologie). Le temps et les rythmes perçus comme étirés ou suspendus, quelle que soit la réalité temporelle physique, quelle que soit la réalité du ralentissement concret, qu'il soit effectif ou non, signent l'entrée dans une autre réalité, correspondant à une ouverture momentanée de l'inconscient. Le spectateur, lui-même, est entraîné dans « l'œil du cyclone¹⁵ ». (Il cesse de voir et d'entendre comme il le ferait habituellement parce qu'il se trouve engagé pulsionnellement d'une façon qui retentit sur le circuit du regard et du son.) Temps et espace deviennent alors élastiques (on peut parler de changements de coordonnées spatio-temporelles : de passage d'un espace à quatre dimensions à un espace en trois dimensions (hors temps), voire à un espace en deux dimensions, c'est-à-dire uniquement surfaciel, sans intérieur ni extérieur). Le torero et le spectateur sont alors transportés, comme appendus au mouvement, au rythme, et quelque chose d'eux se trouve tempéré, apaisé. Un transfert s'est produit dans le temps et l'espace, déclenché par l'événement et l'avènement du temple, à l'intérieur du couple taureau-torero, qui rejaillit sur le

15. François Zumbiehl, *Introduction, Des taureaux dans la tête*, opus citée, Tome 1, p. 27.

16. Écoutons Pepe Luis Vazquez : « Je me transfigurais... J'étais isolé du monde. C'est par cette transfiguration que je pouvais émouvoir le public, même si je le perdais de vue, même si le taureau et moi étions enfermés dans un dialogue qui ne concernait que nous »... « Dans le toreo, tout ce qu'on fait lentement a une véritable importance et reste dans la mémoire du spectateur », *Des taureaux dans la tête*, F. Zumbiehl, éd. Autrement, 1987, T.1, p. 35.

« Le temple est une question d'intuition. Cela vient moins de la tête que du cœur, du sentiment. On est d'abord sur ses gardes, un peu crispé, et on essaie de mettre le taureau à la bonne cadence. Quand on y est arrivé, on se relâche, et la bête est tellement en harmonie avec l'homme,

spectateur¹⁶. C'est ce que j'appellerai : le transfert dans le *temple*.

Ajoutons quelque chose : le torero ne fait pas que *templer* le taureau. Il se *temple* aussi lui-même, à savoir qu'il trouve un accord avec ce qu'il ressent, perçoit en lui-même, « *con lo que lleva dentro* » comme me le disait un *cantaor* flamenco parlant du *temple* flamenco.

Un pas de plus encore : ce que perçoit le torero en lui et qu'il va ressentir corporellement, exprimer dans ses gestes, le rythme et la musique de ses mouvements, la fameuse *música callada del toreo* dont nous a parlé Bergamín, je le conçois comme l'effectuation de la perception inconsciente du taureau par le torero, perception qui est à la base de son geste, de son interprétation du toreo. Car c'est aussi le taureau qui

qu'il semble que celui-ci lui inculque son propre relâchement. Elle prend un autre rythme et épouse le temple. C'est une chose voluptueuse. C'est comme si on était avec une personne anxieuse et agressive, et qu'on lui montrait ou lui disait quelque chose qui l'apaise. En s'imposant au taureau, le torero cherche à élucider son intériorité, sa manière de passer dans la vie. Il se dit en lui-même : Voyons si j'arrive à communiquer cela » p. 36.

« A Valladolid en 1951, je me souviens de m'être évadé complètement du public et de la réalité environnante... J'étais comme un somnambule, j'avais perdu la notion du lieu où j'étais. On peut dire que c'est comme... une transfiguration, une chose qui n'est pas de ce monde, comme si on avait rêvé une vie antérieure. Oui, cette faena est sans doute celle qui m'a rempli le plus, pour cette raison même que je ne m'en souviens pas. Je devais être hors de moi-même », Id., p. 41.

Notons que P.L. Vazquez utilise, à plusieurs reprises, le terme de « transfiguration », proche de celui de transfert (la transfiguration est un aspect du transfert).

17. Roberto Dominguez, par exemple : « ... le taureau a son propre temple que le torero ne peut pas inventer. Mais je crois qu'avec un taureau qui a du temple, on peut terminer en toréant beaucoup plus lentement et avec beaucoup plus de douceur qu'au début... » Id. p.65.

temple le torero, comme l'évoquent plusieurs toreros¹⁷.

On retrouve là une forte correspondance avec ce qui se joue dans la cure analytique concernant le transfert et l'interprétation. L'interprétation vient à l'analyste comme un non savoir qui le dépasse à partir de perceptions inconscientes qui se produisent dans l'espace du transfert. Dans cette perspective, on pourrait dire que le torero interprète (au sens de traduire en actes une perception inconsciente), à partir et au travers de l'actualisation du *temple*, sa perception inconsciente de la rencontre avec un taureau. Mais de quoi est faite cette perception ? Quels en sont les coordonnées et les enjeux ?

L'accord et l'ouverture :

Tous les toreros nous parlent des moments où le *temple* règne ; où ils vivent une expérience inédite d'accord intime avec l'animal¹⁸ et le sentiment d'avoir pénétré dans un autre monde, le monde du taureau¹⁹ ; avec la sensation d'entendre le

18. « *Le toreo n'a rien à voir avec la violence... Le toreo est un mode de communication avec une masse... Mais lorsqu'elle parvient à capter quelque chose d'étonnant, de créatif, quand devant ses réactions, on croit qu'on crée, on sent qu'on est senti, cela n'a pas de nom* » S.M. El Viti, Id., T.1, p.100.

19. « *Lors des grands succès, on perd la notion de l'endroit où on est. C'est un moment si intense, si profond, si beau. Je crois que le taureau se défait alors de toute violence et le torero de toute peur* »... « *En étant face aux taureaux, j'en ai vu beaucoup pleurer... Le taureau qui collabore se livre et il se crée en quelque sorte une connexion, ... peut-être irrationnelle. On a du mal à croire qu'une personne avec la tête sur les épaules arrive ainsi à communiquer avec un animal. Il est incroyable aussi que des animaux s'adaptent aux règles du toreo...* » P.L. Vazquez, Id., T. 2, p. 17.

20. « *A qui sait l'écouter, le taureau dit tout* » L.M. Dominguín, Id., T.1, p.55.

taureau²⁰, voire même de l'avoir incorporé²¹. Alors, la distance, la barrière homme-animal semblent s'évanouir et une identification mutuelle se produire : taureau et torero dansent ensemble dans un espace nouveau qui s'ouvre à eux²². C'est un événement d'ouverture au monde, à un

21. « Pour être bien avec un taureau, il est essentiel d'en avoir pris toute la mesure, de se l'être mis entièrement dans la tête... J'avais alors l'impression qu'il n'était plus dans l'arène, mais cloué dans mon cerveau, avalé, que je n'avais plus qu'à le ressortir en petits morceaux », M.B. El Cordobés, T.1, p.119

22. Antonio Ordoñez : « Toréer, c'est établir le même dialogue amoureux qu'un danseur avec sa musique. Si le taureau n'était pas cette musique, comment y aurait-il ce rythme et cette composition, qui naissent de deux sensibilités confondues ? » T.1, p. 72.

- Manuel B. El Cordobés : « Je cherchais le sitio, la distance idéale... Ces premières passes nous permettaient de nouer une amitié... comme je le traitais avec douceur, c'était comme si ensemble nous nous promenions dans un jardin », Id., T.1, p.109.

- Angel Luis Bienvenida : « ... Je m'immerge à l'intérieur du toreo...C'est comme un rêve, ... quelque chose qui vient de nulle part, tu ne sais pas d'où, où ça va, ni quand ça s'arrête ni quand ça commence » T.2, p.34.

- Juan Posada : « Quand le torero est en harmonie absolue avec le taureau... il s'est identifié avec son adversaire de telle manière qu'il se transforme en taureau. Il n'y a plus ni taureau ni torero, il n'y a plus qu'un seul personnage... Apparaît alors l'étincelle de l'art, un cercle magique se forme et les spectateurs eux-mêmes sont acteurs de ce qui se produit » T.2, p.39.

- Luis Francisco Espla : « D'une certaine manière, tu participes du cosmos de l'animal » p. 85. « Ce qui procure ensuite du plaisir, c'est de savoir que tu as été là, dans le monde de l'animalité et de l'instinct » p.86. « Tu t'immerges jusqu'au plus profond du taureau, tu récupères son animalité... » p.87.

monde dont les limites et repères sont modifiés aussi bien pour l'homme que pour l'animal²³. Le dehors devient le dedans : le dehors est le dedans et inversement. Et les limites classiques de terrains sont bouleversées. Le torero vit une expérience hors-corps, pas si éloignée de l'expérience des grands mystiques : l'être est propulsé dans un autre espace, « l'immense, le large » où le Moi est anéanti. Dans cette expérience de l'ouverture, la résistance au dehors est abolie : il y a comme un accueil absolu de l'altérité, un acquiescement radical où le sujet se laisse totalement traverser. La mort alors, et la peur semblent s'évanouir, même si le risque mortel n'a pas réellement disparu (les toreros expliquent que c'est souvent dans ces moments d'exception où ils se confient, se relâchent, que les blessures surviennent).

J'ouvre une parenthèse sur la peur : La peur suppose des territoires limités, des *querencias*. C'est ce que nous enseigne la psychanalyse des phobies : l'objet phobogène (le loup ou le cheval, par exemple) donne un nom à l'angoisse et délimite un espace, instaure des frontières. Le phobique sait, dès lors, ce dont il a peur et peut se tenir à distance. On peut donc faire un lien entre l'évanouissement de la peur et l'effacement des limites de terrains.

Les frontières entre humanité et animalité s'estompent pour laisser place à une zone de vide, d'incommensurable, à une vie nue, dégagée du poids mortel du corps, même si le réel de la mort demeure là, toujours présent²⁵.

La corrida vient interroger la césure entre l'homme et l'animal ou plus exactement la zone d'incertitude qui se tient entre deux²⁶. En effet, la frontière entre homme

23. « L'événement ne se produit pas dans le monde, mais le monde s'ouvre à chaque fois à partir de l'événement. L'événement est jet du monde. Chaque événement transforme notre y être,....»

Henri Maldiney, *Penser la folie, Crise et temporalité dans l'existence et la psychose*, Ed Million, 1991, p. 123.

24. Voir notamment le récent ouvrage de Catherine Millot : *La vie parfaite*, Gallimard, 2006.

et animal, que nous avons tendance à penser dans notre culture comme une séparation assurée et exclusive, est en réalité plus problématique. Elle passe à l'intérieur de l'homme comme une zone d'indifférenciation, un *no man's land* qui est aussi un *no animal's land*. La corrida apparaît alors comme un événement qui travaille sur la division, la séparation, la limite incertaine homme - animal.

25. *Pepe Luis Vazquez* : « Là où il y a un taureau, il y a une mort. C'est la grandeur du toreo... Telle est la vérité de cette fête : la tragédie. Et on passe brusquement à un moment sublime d'art et de transparence, et la mort s'efface... la question est d'abord de vaincre le taureau, ce qui revient à vaincre la mort », *op. citée*, p. 42.

« Si tu veux être un bon torero, oublie que tu as un corps... » *Id.* p. 15.

- *Santiago Martin El Viti* : « Le taureau et le torero sont deux personnes qui réunissent quelque chose qu'ils sont en train de créer ensemble. S'ils arrivent à s'harmoniser, ils donnent l'impression que rien n'existe autour d'eux... Plus rien ne compte, pas même l'absence de l'être le plus cher, face à l'évidence de cette liberté naturelle, de cette réalisation physiologique où le toreo tient lieu d'univers, voire d'universalité.

Ce monde des taureaux est d'un sentimentalisme extrême... La communication parfaite n'est pratiquement possible qu'entre l'homme et son taureau », Id. p. 92.

« Dans l'arène on est à nu, et en même temps on est revêtu d'une interprétation, celle que demande l'œuvre. On est à nu parce qu'on est dans la clarté de l'expression, ... une expression extraordinairement libre », *Id.*, p. 98.

26. « Dans notre culture, l'homme a toujours été le résultat d'une division, et en même temps d'une articulation, de l'animal et de l'humain »... « La division de la vie en vie organique et animale, animale et humaine, passe avant tout à l'intérieur de l'homme vivant comme une frontière mobile », *Giorgio Agamben, L'ouvert de l'homme et de l'animal, Rivages poche, 2006, p. 32.*

Que savons-nous du monde du taureau ?

Le taureau, dans la corrida, (les *aficionados* le savent bien) c'est la base. La première chose à dire, même si elle paraît évidente, c'est que le monde du taureau n'est pas le nôtre²⁷. Il nous faudrait essayer de dire davantage ce qui se passe vraiment pour le taureau, essayer de comprendre aussi ce qui change pour le taureau au cours d'une corrida (à partir de l'épreuve de la pique, par exemple). Les toreros, et tous les professionnels qui vivent au contact quotidien des taureaux, en ont sans aucun doute une connaissance sensible, profonde et précieuse. Mais le discours taurin reste, le plus souvent, très anthropomorphique (parfois dans une langue de bois assez indigeste) et la littérature taurine apparaît quant à elle relativement pauvre à cet égard, en dehors de quelques rares ouvrages (comme celui d'Alvaro Domecq, *El toro bravo*).

Comme l'a souligné le philosophe Gilles Deleuze, lorsqu'il nous parle de l'animal²⁸, le principal enjeu, ce qui est intéressant, concerne le développement de notre rapport animal à l'animal (ce qui ne veut pas dire que l'homme cesse d'être humain, bien au contraire), notamment le repérage des signes et marques de son monde, de son territoire ; et aussi les indices de sortie de son territoire (déterritorialisation) et d'entrée dans un nouveau territoire (reterritorialisation). Comment se produit une ouverture, un élargissement de son monde, pour l'animal « pauvre en monde » selon Heidegger.

Pour Deleuze, c'est dans l'espace de sortie du territoire - nous dirions dans le terrain

27. « Nous imaginons trop souvent que les relations qu'entretient un sujet animal déterminé avec les choses de son milieu ont lieu dans le même espace et dans le même temps que celles qui nous lient aux objets de notre monde humain. Cette illusion repose sur la croyance en un monde unique où se situeraient tous les êtres vivants » *G. Agamben, Op. citée, p. 67.*

28. *A comme Animal*, in : *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, DVD, Éditions Montparnasse.

qui se situe au lieu à la fois de séparation et de jonction des territoires - que se produit la naissance de l'art : Cette création artistique (l'art taumachique, bien sûr, mais aussi tous les autres arts) pousse l'expression humaine à la limite du langage et de l'animalité ; Limite où l'art vient border le réel de la vie, de la mort et de la jouissance ; Le lieu où l'art est, en particulier, convoqué à répondre de l'animal qui meurt (Je vous rappelle à ce propos, qu'à ses débuts, la corrida, l'art taumachique, se sont développés, pour une bonne part, dans les abattoirs).

A cette limite, ou plutôt dans cette zone aux limites mouvantes, flottantes, quelque chose d'un mystère du réel se dévoile, de façon fugace, comme dans la relation sexuelle (voilà, à mon avis, où réside fondamentalement le lien, le rapport entre *toreo* et acte sexuel).

La corrida nous fait vivre collectivement et intimement une expérience d'infini. Il est nécessaire de sortir de cet infini et de sa jouissance (qui, à se poursuivre, deviendrait dangereuse : on s'y perdrait). La mise à mort vient ici comme une libération, qui nous ramène à notre condition limitée et mortelle²⁹. Le spectateur, qui a vécu collectivement une expérience d'élargissement du monde et de prise de contact avec le réel, que l'art taumachique est venu border, tempérer, en sort apaisé, soulagé, peut-être plus humain. Il se sait désormais mortel mais sans angoisse, sans la négativi-

29. « ... l'art de toréer, imprévisible et éphémère, conjugue accord, cadence et rythme de la musique et de la danse, et mise en forme de la matière brute et flexible propre aux arts plastiques. Il vise l'avènement de l'instant fragile qui abolira le temps et fera s'évanouir les corps : le mouvement a dompté l'informe, a désigné puis lui aura fait barrière, l'horreur de la perte et de la violence de l'objet qu'il cherche à circonscrire, à tempérer. La mise à mort vient nous libérer de cette proximité jouissive mais redoutable. Point asymptotique d'une jonction qui ne saurait totalement aboutir, qui découvre et scelle en un même geste le réel originare. », Tristan Garcia-Fons, op. cité, 1996.

té qui a cours dans les représentations sociales de la mort aujourd'hui dominantes (guerre, solitude, terreur, ...). La clôture de la corrida par la mise à mort, nous rend à notre état d'humain, fini et divisé, séparé du Réel par le langage. La mort, la peur, l'incomplétude ne sont pas vaincues mais remises à leur place. Et l'accueil de cette réalité de notre condition humaine, sans horreur, ni terreur ni haine, nous permet une sorte de réajustement et peut déboucher sur la joie, l'échange, la fête³⁰.

Le discours anti-taurin :

C'est cette ouverture dont ne veut rien savoir le discours anti-taurin. Quand je dis discours anti-taurin, il ne s'agit pas de la position - assez pathologique sur laquelle je trouve qu'il n'y a pas lieu de s'étendre (c'est assez triste) - des militants des associations anti-corrida, mais de ce qui a cours ou s'organise comme représentations dans l'espace social à propos de la corrida. Ce qui caractérise ce discours anti-taurin, c'est qu'il véhicule une humanisation intégrale de l'animal qui coïncide avec une animalisation intégrale de l'humain (sa naturalisation) : il s'agit de dominer la vie animale, par assignation de l'animal à une place de pureté mythique, ce qui va de pair avec un désir de purification de l'humain, avec un projet d'épuration. L'animal du discours anti-taurin, prend un statut familial, familial. Il est l'objet d'un rapport humain, assimilé à une sorte d'enfant merveilleux mythique (l'enfant du narcissisme parental) : c'est un fantasme d'enfant pur et innocent, toujours aussi pensé comme victime potentielle.

Le discours dominant, consensuel, de protection des animaux, rejette la cruauté (qui renvoie étymologiquement au sang répandu) et les blessures infligées à l'animal, ce qui se comprend et ce à quoi, a priori, on ne peut que souscrire.

30. « ... la négativité humaine se conserve comme « reste » sous la forme de l'érotisme, du rire, de la joie devant la mort » G. Agamben, *Idem*, p.18.

Mais, en réalité, ce n'est pas tant la blessure infligée à l'animal (qui fait d'ailleurs parfois l'objet d'une focalisation qui ne nous épargne rien des détails les plus horribles : le sadisme est dans ce regard) qui est insupportable que la blessure (au sens ou en a parlé notamment Georges Bataille) qui résulte de la corrida en tant qu'ouverture ; en tant qu'elle ouvre à la perte, à un espace inédit, et qu'elle ramène le sujet humain à sa division, à ce qui lui échappe. C'est la blessure comme déchirure qui laisse entrevoir une vérité inouïe.

L'idéologie anti-aurine se veut au service du bien et participe de l'entreprise généralisée de la gestion et de la normalisation des êtres : aujourd'hui, plus que jamais peut-être, le hors norme est à éradiquer. On veut notre bien, malgré nous s'il le faut. Un bien unique, plutôt qu'un bien commun, auquel on doit se conformer ; non seulement pour des raisons de standardisation des biens (au sens de produits) et de conformité à l'économie de marché ; mais aussi, pour se conformer à une idéologie, à une conception de l'humain que certains résumant par le terme d'« homme comportemental » : un être réduit à ses comportements, transparent à lui-même, tout entier maître de ses actes et de ce qui lui arrive. Dans cette conception, le sujet humain n'est plus dans l'ouvert ; il est biologisé, objectivé comme un produit (et donc possible déchet) ; et la part du collectif social et politique, de la culture, est niée ou rejetée.

L'anachronisme comme chance :

Il y a sans doute, dans notre société post-moderne, un anachronisme de la corrida qui la voue peut-être à disparaître ; du fait même, aussi, des acteurs du *mundillo* taurin (je pense à la marchandisation de la corrida comme spectacle, comme produit standardisé). Mais n'est-ce pas justement cet anachronisme, ce décalage (c'est-à-dire, aussi bien, son anormalité, son aspect subversif, transgressif voire symptomatique) qui en fait tout l'intérêt et qu'il s'agirait de préserver ?

La corrida me paraît être, en effet, porteuse de survivances anachroniques tout à fait précieuses, dans sa capacité à produire des renversement, des transferts, à l'opposé de la technologisation et de la biologisation de l'existence³¹ ; elle m'apparaît comme un chance inestimable dans ce qu'elle véhicule d'une histoire, d'un héritage qui puise à l'aube de l'humanité, qui surgit dans sa forme même, dans ses gestes, dans son art. ◇

31. «...la gestion intégrale de la vie biologique, c'est-à-dire de l'animalité même de l'homme », G. Agamben, *Id.*, p. 124.

Ce texte a été écrit en prévision de la conférence qui a eu lieu le 28 octobre 2006 à Paris, au 90^{ème} Congrès des Sociétés Taurines de France.

Je remercie chaleureusement Martine, Patrice et tous mes amis de La Querencia qui m'ont donné l'occasion d'un travail où se rejoignent deux de mes passions, la psychanalyse et la tauromachie.

T. G- F

¡ Suerte, papá !

Rosa Montero (1951)

journaliste et écrivain

texte publié dans *El País*, le 11 août 2006

Je suppose que mon frère aussi devait être présent lors de ces étranges après-midi chez ma grand'mère mais j'ai beau essayer de m'en souvenir, je n'y parviens pas. Dans ma mémoire, il n'y a que nous, les femmes, un gynécée qui s'avère parfait pour rehausser l'image de notre homme. Ma grand'mère paternelle, âgée et en deuil ; ma tante Mercedes, veuve ; ma tante Conchita, célibataire à une époque où l'on disait vieille fille ; ma mère, si belle et si svelte et beaucoup plus jeune que je ne le suis maintenant ; et moi, à quatre ou cinq ans. Et, au centre de ce chœur féminin, la présence fulgurante de mon père.

Mon père était torero professionnel. Quand il toréait à Madrid, il allait toujours s'habiller chez sa mère. Nous montions à pied, par la rue Reina Victoria, le costume de lumières enveloppé sous le bras et, une fois dans l'appartement de ma grand'mère, mon père entrait dans la salle de bains, dans le plus simple appareil, et en ressortait transmué en un personnage fabuleux, tout d'or, de soies et de diamants. Un prince de conte de fées qui vouait sa vie à quelque chose de très bizarre et de très dangereux, je ne savais pas très bien quoi mais, d'après ce que l'on m'avait raconté, cela exigeait un courage indicible, était extrême et beau. Ensuite, avec le temps, des millénaires plus tard, j'ai grandi et j'ai compris que moi, je n'aimais pas les courses de taureaux qui me semblaient trop brutales ; mais à l'époque, dans l'atmosphère taurine et de l'inté-

rieur, je ne percevais qu'une espèce de romantisme légendaire, la prouesse du défi, le courage d'affronter le baiser de la mort chaque après-midi. L'habitude, qui est une sorte de cécité, faisait que personne n'était conscient du degré de violence. En fait, mon père a toujours été un amoureux passionné des animaux. Les humains, nous sommes ainsi, complexes.

Le monde des taureaux est très ritualisé et toutes ces après-midi étaient très exactement semblables les unes aux autres : l'heure de l'arrivée chez ma grand'mère, la tension palpable dans l'atmosphère, l'enfermement dans la salle de bains, l'étonnante transformation d'un père éblouissant, les derniers mots que je devais lui dire avant qu'il ne franchisse la porte, « suerte, papá », exactement cela et rien que cela, une formule fixe en guise de viatique ou de talisman, parce que la coutume superstitieuse impose de prendre ainsi congé des toreros qui partent pour la plaza, suerte, maestro, ces mots doivent être les derniers que tu leur adresses, de sorte que, suerte, papá, ont été les premiers mots qu'on m'apprit à balbutier quand j'étais petite. En les disant, je sentais que je le protégeais, avec mon sortilège verbal, des graves dangers qui le guettaient.

Quand, lors, quand mon père s'en allait dans le cliquetis de son costume magique, le gynécée regagnait le salon par le couloir obscur. Et là commençait notre participation à la geste,



notre humble rôle de femmes de l'arrière : nous nous asseyions en cercle et nous disions un chapelet après l'autre, implorant l'intercession des pouvoirs divins pour la protection de notre homme. Maintenant, à y réfléchir, le chapelet aussi était un sortilège oral, une façon de le protéger avec des mots. Les femmes parlent, les hommes exécutent des actes silencieux de mort et de sang.

Quand je tourne le regard aussi loin en arrière, je ressens le même étonnement face à ce monde que

si je contemplais un paysage lunaire. L'Espagne a changé si brutalement et si vertigineusement ces dernières décennies que la vie de mon enfance m'apparaît d'un archaïsme extravagant, une vieilleries poussiéreuse dans laquelle il est difficile de se reconnaître. Je me souviens, par exemple, que dans la chambre, il y avait toujours une petite chapelle portative. Ces chapelles, des caisses d'un mètre de haut, en bois bon marché, sculptées en style pseudo - gothique, avec des petites portes mobiles, abritaient la statue en plâtre colorié d'une Vierge, du Cœur de Jésus ou d'un saint quelconque. Les plus modernes avaient une ampoule à l'intérieur mais l'important était d'allumer au pied de la statue trois ou quatre veilleuses votives, d'humbles et médiévales lampes à huile, avec la mèche flottant sur la graisse. Les chapelles étaient transportées de maison en maison par un messager qui



touchait une somme modique pour laisser la statue en prêt pendant quelques jours. Naturellement, chaque fois que mon père toréait à Madrid, ma grand'mère louait sa niche et son saint.

Nous passions l'après-midi dans la pénombre parce qu'en ce temps-là, dans un Madrid sans air conditionné, on fuyait le soleil en été. Le store à moitié baissé, nous priions à l'unisson tandis que les flammes vacillantes des veilleuses faisaient danser les ombres. A peine quinze ans plus tard, je me convertirais en *hippy*, je por-

terais d'ahurissantes mini - jupes et des chemises à fleurs transparentes, j'assisterais à des concerts de rock, je fumerais des joints et j'achèterais clandestinement la pilule dans des pharmacies progressistes pendant les derniers soubresauts du franquisme, mais à l'époque, nous habitions encore un monde immobile et vétuste de femmes en deuil, de saints de plâtre et de chuchotements cadencés en latin. *Mater amantissima. Ora pro nobis.* Et ainsi passait l'après-midi, une heure après l'autre. Les denses et lentes après-midi de l'enfance.

Jusqu'à ce que, le soleil maintenant très bas, les choses enfin commençaient à sortir de leur léthargie. Ma grand'mère vérifiait l'heure et rangeait le chapelet : « Ça doit être fini maintenant ». C'était le moment de recourir à la technologie de pointe qui consistait, en la matière, en une petite



radio de bakélite couleur vanille et fraise, pareille à une glace. Mes tantes allumaient respectueusement l'appareil dont le cadran s'éclairait d'une lueur pâle et jaunâtre, semblable à la lumière des veilleuses. La pièce se remplissait de crépitements statiques, ces bruits de radio si banals jadis et aujourd'hui oubliés, tandis que mes tantes cherchaient la bonne station. Elles finissaient par tomber sur une émission de taureaux où un commentateur donnait le compte-rendu de la corrida. Un bulletin qu'on écoutait en respirant à peine, avec une attention extrême, recueillie. Y compris moi, je restais pétrifiée, suspendue à la voix de l'homme, même si j'étais incapable de débrouiller son argot taurin et de comprendre ce qu'il disait. Jusqu'à ce que le compte-rendu prenne fin et que tout le gynécée se mette à parler en même temps : moindre mal, nous avions eu de la chance, rien de mal ne s'était produit. Alors, on disait quelques prières, quelque chose de très court, juste en guise d'action de grâces pour l'appui que la divinité avait apporté à notre homme, et ma mère soupirait soulagée, sans doute par le bon résultat de la course mais aussi, je crois, parce que passer l'après-midi en prières était toujours pour elle une corvée. Commençait alors le meilleur de la journée. Comme le soleil était tombé et que la soirée estivale commençait à fraîchir, on remontait les stores et une lumière joyeuse inondait la pièce ; à moi, on me permettait de m'asseoir sur le rebord de la fenêtre, les jambes pendant au-dehors à travers les barreaux, pour attendre l'arrivée de mon père. C'était un premier étage, de sorte que ma position de vigie était parfaite. Je garde une photo de cette époque, prise dans un élevage de taureaux braves. Mon père est en *traje corto*, distrait, regardant ailleurs ; moi, au contraire, j'ai un regard

brûlant de fierté et de piété filiale. Je devais guetter son arrivée avec la même fierté et j'ai dû, avec cette même et exclusive piété filiale, effacer de ma mémoire, l'inévitable présence de mon frère.

Pour finir, après la délicieuse angoisse de l'attente, s'arrêtait à mes pieds l'énorme voiture noire des toreros. Mon père descendait, retenant le capote sous son bras, levait les yeux et nous souriait. A ce moment-là, nous étions toutes tassées dans l'encadrement de la fenêtre, avec l'émotion, je ne m'en rendais même pas compte mais elles étaient là, collées contre mon dos, ma mère, ma grand'mère, qui devait mourir cinq ans plus tard en tombant dans l'escalier, et mes tantes Mercedes y Conchita, qui vieilliraient jusqu'à devenir deux vieilles dames et finiraient par mourir, elles aussi. Elles saluaient chaleureusement mon père qui venait du danger et de la douleur, qui arrivait (c'était ce qui me surprenait et me choquait le plus) le torse tâché de sang sec, le sang en croûte marron du pauvre taureau. Le gynécée au complet accueillait, enfin, le héros dans un vacarme heureux mais moi, je savais qu'il ne souriait qu'à moi parce que je l'avais sauvé avec mes mots magiques du mauvais sort et de la mauvaise mort. Cette mauvaise mort qui finit par le rattraper quarante ans plus tard (emphysème, bouteille d'oxygène, fauteuil roulant), quand mes mots devinrent si adultes qu'ils perdirent leurs pouvoirs protecteurs. La maison de ma grand'mère est restée quelque temps inhabitée, puis un inconnu l'a achetée. Je passe souvent devant en voiture mais les fenêtres sont toujours fermées.

(traduction : B. M.)



Habits de lumières...



Dessins tirés de l'album *Rudolph Valentino Paper Dolls* de Tom Tierney (New-York, 1979)

Sdole des temps héroïques du cinéma muet, Rudolph Valentino est mort voici tout juste 80 ans, le 23 août 1926. Son physique avantageux lui permit d'incarner une incroyable série de séducteurs exotiques à grand renfort de costumes clinquants et de maquillages appuyés. Au cœur de sa fulgurante carrière, « Arènes sanglantes » réalisé

par Fred Niblo, en 1922, fut un succès absolu ! Mais si la star sut donner vie au cheikh, au prince russe, au maharajah ou au danseur mondain avec brio, on peine à trouver le personnage du torero Juan Gallardo tout à fait convaincant... Sans doute parce que la *planta torera*, décidément, ça ne s'invente pas... Pièces à conviction ci-dessous !

B. M.



R. Valentino (photo prise pendant le tournage d'« Arènes sanglantes »)

Manolo Macias, de la cuadrilla de Sánchez Vara (photo Ch. J.)